

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

Le Monde

« Un film d'une énergie folle et bouleversante »

L'expérience est rude, sans distraction possible. Elle oblige le spectateur à prendre son mal en patience, puisqu'il n'a pas d'autre choix que de partager l'espace restreint de la voiture où vivent Rosie, son mari et leurs quatre enfants. Famille ordinaire que Paddy Breathnach ne quitte pas du regard durant les quatre-vingt-six minutes de *Rosie Davis*. Un temps qui concentre trois jours **d'une vie misérable que le cinéaste rend captivante en révélant sa grandeur héroïque.**

Car le quotidien des six personnages, auquel demeure cramponné le film, témoigne d'un **combat qui force l'admiration.** Puis **conduit à l'émotion** à mesure que les caractères et les histoires intimes se précisent. La **dignité du film** relève autant de ceux auxquels il s'attache que de la retenue avec laquelle le réalisateur les accompagne. La situation de la famille de Rosie Davis n'autorise pas cette dernière à se laisser aller aux sentiments. Comme par respect, le scénario et la mise en scène se plient à la même rigueur en n'accordant aucune concession à la dureté des faits.

[...] La répétition des gestes, les ennuis qui s'ajoutent aux ennuis, l'impatience des enfants, les instants de découragements... sont rapportés à la manière d'un documentaire. Le film est né du témoignage d'une femme sans-abri que l'écrivain Roddy Doyle, après l'avoir entendu à la radio, a immédiatement eu envie d'écrire. La dignité de cette femme, l'amour qui la liait à son mari et à ses enfants, la terreur à l'idée de ne pouvoir s'en sortir l'avaient ému. Chacun de ces éléments se retrouve dans le scénario, circonscrits par un récit qui s'attache à l'action : les démarches pour manger, se laver, se reposer, mentir pour sauver les apparences. Des démarches qui, dans ce cadre où tout est compliqué, deviennent épiques.

Fidèle à cette approche naturaliste, Paddy Breathnach a tourné à Dublin, parmi les passants, sur des parkings, dans des écoles. Il a placé sa caméra dans la voiture, collant aux visages, aux vitres embuées par la condensation, aux mouvements restreints des corps coincés dans l'espace. De cette alchimie naît un film d'une énergie folle et bouleversante.

Véronique Cauhapé

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

L'OBS

« Du cinéma-vérité »



Ce n'est plus une voiture, c'est un cabanon sur roues. Rosie Davis y vit avec ses quatre enfants, âgés de 4 à 13 ans. Le soir, après le boulot (il est homme à tout faire dans un resto), son mari, John Paul, retrouve sa petite famille, dont les affaires personnelles sont entassées dans le coffre. Parce que leur propriétaire a décidé de vendre leur maison et qu'il est impossible, fût-ce pour une nuit, fût-ce avec un *vade-mecum* de la municipalité, de trouver une chambre d'hôtel à Dublin, les Davis sont obligés d'habiter leur voiture. Ils tournent en rond dans la ville, se changent et se lavent dans les toilettes des bars, déposent les enfants à l'école en feignant d'avoir une vie normale.

Ce drame de la précarité, Paddy Breathnach, un **disciple irlandais de Ken Loach**, nous le fait d'autant mieux sentir que sa caméra ne quitte presque jamais l'habitacle, refuge ultime et exigu qui empêche encore les Davis d'être, au sens propre, des sans-abri. Au volant, la mère courage refuse d'abdiquer, de craquer devant ses enfants, et tente de maîtriser une situation qui lui échappe. Elle porte le film et sa famille à bout de bras. Elle a **le visage fier et lumineux de Sarah Greene**. Dans ce road-movie social, elle seule nous fait croire qu'il y a peut-être une issue, un espoir, et une chance de descendre enfin de cette voiture exténuée. Du cinéma-vérité, mais sans misérabilisme ni complaisance. **Une forme de noblesse, somme toute.**

Jérôme Garcin

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach



« *Rosie Davis* fait l'effet d'un bel uppercut »

Rosie Davis et sa famille vivent dans la précarité depuis que le propriétaire de leur maison a décidé de vendre. Malgré l'emploi de son mari, la jeune mère de famille et ses enfants luttent contre la misère, en tentant chaque jour de trouver un toit pour le soir. Manifeste contre la crise du logement en Irlande, *Rosie Davis* (inspiré au cinéaste par le témoignage d'une femme à la radio) rappelle le cinéma de Ken Loach. Mais, plus qu'un nouveau drame social, ce long-métrage se regarde surtout comme **un grand film de suspense**, avec son héroïne perpétuellement en mouvement. Rosie, qu'incarne la **magnifique Sarah Greene**, se démène pour trouver un nouveau foyer à sa famille, telle une Lara Croft issue du prolétariat. **Puissant et (tristement) d'actualité**, *Rosie Davis* fait l'effet d'un bel uppercut.

Antoine Le Fur

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach



« Bouleversant et poignant »

Il a suffi que le propriétaire de la maison où elle vivait en Irlande la mette en vente pour que la famille Davis se retrouve à la rue. « Rosie Davis » en fait ressentir la précarité avec **une intensité bouleversante**.

Rosie, la trentaine, vit avec son compagnon et leurs quatre enfants à Dublin. Mais depuis que le propriétaire de leur maison a décidé de vendre, la famille se trouve sans logement. Pendant que son homme travaille, Rosie passe ses journées dans sa voiture à appeler une liste d'hôtels pour trouver un endroit où dormir le soir. Tout en accompagnant et en récupérant ses enfants un à un à l'école...

En insistant sur chaque geste quotidien de cette mère courage (dont la comédienne a de faux airs de Marion Cotillard), « Rosie Davis » fait ressentir la précarité de cette famille avec une intensité bouleversante. Un long-métrage sombre, mais **d'une beauté poignante**.

Catherine Balle

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

Le Journal du Dimanche

« Une formidable prestation »

Quand leur propriétaire décide de vendre sa maison, Rosie et sa famille se retrouvent à la rue. La tension va crescendo dans ce drame où une mère courage confrontée à une situation injuste doit gérer les petits soucis du quotidien tout en tentant de sortir la tête de l'eau. **On est révolté, ému et en totale empathie** avec l'héroïne ordinaire d'un récit naturaliste dont le dépouillement et l'absence de misérabilisme rappellent le cinéma des Dardenne. **Bluffante de vérité, sa comédienne y livre une formidable prestation.**

Baptiste Thion

Le Canard enchaîné

« Acteurs poignants »

Une mère courage irlandaise, qui n'a plus que sa voiture, où elle trimballe ses quatre enfants, s'épuise à passer des coups de fil à des hôtels sociaux afin de décrocher une chambre où passer la nuit...

Tourné en caméra portée, ce film de Paddy Breathnach, grâce à **son style haletant** et à ses acteurs poignants, communique de manière quasi physique le sentiment de l'urgence sociale.

David Fontaine

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

l'Humanité

« Le réalisme des bons documentaires, celui qui se dépasse pour atteindre à l'intime, au sensible, à l'authenticité des êtres »

Combien de personnes sans abri en Irlande ? Les chiffres qu'égrène une voix radiophonique glacent l'écran noir. La voix, elle, se prolonge de celle d'une femme, téléphone vissé à l'oreille. Elle s'appelle Rosie Davis (Sarah Greene). Oui, elle cherche un hébergement, oui, ils sont six, deux adultes et quatre enfants. Oui, encore, elle s'adresse aux hôtels qui figurent sur une liste fournie par la mairie de Dublin. [...] Les enfants dessinent leur fatigue en larmes de pluie contre la buée des vitres. Alfie, Millie et Madison composent à l'arrière un petit capharnaüm. Adolescente, Kayleigh essaie de faire ses devoirs sur ses genoux ramassés. Les tentatives de Rosie se répéteront durant quelque trente-six heures en une circularité confinant à la claustrophobie. Se retrouver sans toit, c'est être enfermé dehors. Rosie forme avec John Paul (Moe Dunford) un couple aimant, **une famille dans laquelle chacun conservera son intérêt émouvant**. Sous le terme générique, les enfants sont animés de personnalités diverses. Le surnombre ne vaut que pour les places d'accueil inexistantes, les proches déjà bien encombrés.

Rosie Davis a capté notre attention en quelques séquences. Le film se joue autour d'une situation qui n'a rien d'original. Une famille se retrouve privée de toit par la vente de l'appartement qu'ils occupaient et qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter. Paddy Breathnach, plus connu dans d'autres genres, Roddy Doyle au scénario [...], Cathal Watters à l'image, qui aligne une longue filmographie mais qu'apprécie particulièrement les amateurs de la série Peaky Blinders aux effets spectaculaires, il semble que tous convergent au profit de ce drame réaliste. **Le réalisme des bons documentaires, celui qui se dépasse pour atteindre à l'intime, au sensible, à l'authenticité des êtres.** Prise dans la roue, Rosie passe des centaines d'appels, mène et ramène les enfants de leurs différentes écoles, soigne, console. Elle s'abîme dans de longs silences songeurs. John Paul accomplit une besogne harassante dans un restaurant en sous-sol.

Dans une précarité grandissante, ils borderont les enfants de mains inquiètes. [...] Quand John Paul, épuisé, visite ce qu'il appelle une « maison », un subtil décalage trace la scission sociale. Les autres évoquent des « espaces », rêvent d'aménagements. Le traitement alors reste sobre. Il arrive que, çà et là, un sourire se dessine. On le partage pour ne pas fondre en larmes. Il pleut sur le parking.

Dominique Widemann

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

Les Echos

« Une des plus belles surprises du moment »

Rosie n'a plus que ses yeux pour pleurer. Mais elle ne pleure pas, ou si peu... Chaque jour, l'héroïne irlandaise, armée de son seul courage, entame le même parcours de la combattante. Expulsée de sa petite maison avec son mari (un salarié précaire) et ses quatre mômes, la chômeuse met tout en œuvre pour échapper à la marginalisation qui la menace.

[...] Sous-titré judicieusement « A Dublin Family Story », « Rosie Davis » doit son scénario à Roddy Doyle, un écrivain irlandais qui excelle à dépeindre les déshérités de son pays et dont deux des principaux romans, « The Snapper » et « The Van », furent adaptés sur le grand écran par Stephen Frears dans les années 1990. On retrouve dans « Rosie Davis » la « Doyle's touch », excepté l'humour (mais le sujet du film ne s'y prête évidemment pas), ainsi que **l'esprit humaniste et critique qui caractérise les meilleurs films sociaux britanniques**, en premier lieu ceux de Ken Loach.

Le scénario, impeccablement construit, n'est pas le seul atout de ce film nerveux et émouvant. Solidement mise en scène par Paddy Breathnach (« Irish Crime »), cette fiction qui rend compte avec un impressionnant réalisme de la crise du logement en Irlande et de ses conséquences sur les « gens de peu » échappe, grâce à la rigueur sans faille du cinéaste, aux surenchères misérabilistes qui le menaçaient sur le papier. **Interprétée avec une conviction de chaque scène par la sidérante Sarah Greene** – une actrice méconnue hors des frontières irlandaises –, « Rosie Davis », malgré une partition musicale envahissante, s'impose comme une des plus belles surprises du moment. Pas exactement un « feel good movie », mais assurément **un film à découvrir.**

Olivier de Bruyn

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

PREMIERE

« Un tour de force »



C'est une course contre la montre. Contre le déclassement. Contre l'humiliation de se retrouver à vivre dans la rue. Celle vécue (depuis déjà deux semaines quand le récit débute) par Rosie (**Sarah Green, saisissante**) qui a dû quitter avec son compagnon et leurs quatre enfants la maison qu'ils occupaient, le propriétaire ayant décidé de la vendre et le couple n'ayant pas les moyens de l'acquérir. Depuis, chaque journée est un défi. Une fois ses enfants déposés à l'école et alors que son mari travaille, Rosie passe des heures au téléphone pour trouver l'hôtel qui les accueillera le soir même à des conditions financières acceptables. *Rosie Davis* raconte le quotidien d'une famille au bord du précipice. Mais à l'image de son regard sur la communauté cubaine gay dans *Viva*, Paddy Breathnach ne s'enferme à aucun moment dans le piège du film purement sociétal. Sa Rosie Davis n'a rien d'un cas d'école. C'est **une héroïne en bonne et due forme** qui refuse que cette situation angoissante fasse voler en éclats **une éducation où l'amour et la ténacité ont toujours primé sur tout**. Évitant toute surdramatisation larmoyante, *Rosie Davis* bouleverse par la dignité de cette femme et son refus de toute concession, y compris d'aller installer sa famille chez sa mère quand cette dernière lui demande de retirer ses accusations sur son père à la main plus que baladeuse. On vit son combat de mère courage dans une tension permanente, et on ne cesse d'espérer qu'il y aura de meilleurs lendemains. Un tour de force.

Thierry Chèze

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

ELLE

« Terriblement touchant »

C'est une histoire invraisemblable et pourtant tristement banale en temps de crise. Nous sommes à Dublin. La famille Davis vient d'être expulsée et cherche un toit en urgence. Ils ont beau avoir des revenus – le père est cuisinier –, être en possession de la liste d'hôtels communiqués par les services sociaux de la mairie, les nombreux coups de fil passés par Rosie, la mère, ne donnent rien. Résultat, la famille en est réduite à s'installer dans son véhicule. Il faut s'organiser, être propre et à l'heure pour arriver à l'école... **Le réalisme social de « Rosie Davis » fait penser à « Moi, Daniel Blake », de Ken Loach, ou encore à « Deux jours, une nuit », des frères Dardenne, avec Marion Cotillard.** Le langage cinématographique, composé de gros plans et de caméra à l'épaule, sert l'énergie positive déployée par le personnage féminin principal, une mère à l'immense force de caractère. Le réalisateur irlandais **Paddy Breathnach évite l'écueil du misérabilisme**, il a su créer **une dynamique familiale qui repose sur l'amour, la tendresse, le don de soi.** Terriblement touchant.

Françoise Delbecq

ROSIE DAVIS

de Paddy Breathnach

TEASER
CINEMA

« Époustouflant »



Rosie (Sarah Greene) passe ses journées à appeler les hôtels sociaux de Dublin, espérant faire dormir ses quatre enfants au chaud. Après avoir été poussés dehors par la vente de leur logement, les Davis, bien que le mari de Rosie ait un emploi, ne parviennent pas à retrouver un toit. La capitale irlandaise est connue pour la crise qu'elle traverse : trop d'appartements vacants réservés au tourisme, augmentation des loyers... La classe moyenne se paupérise et des travailleurs se retrouvent à la rue. La mécanique narrative de ROSIE DAVIS est semblable à celle, implacable, de DEUX JOURS, UNE NUIT des Dardenne : la répétition, hypnotique, des actes et des paroles reflète le cauchemar kafkaïen de la situation. Sarah Greene charrie **un courage et une dignité qui bouleversent** et la voir tenter d'arranger la tragédie familiale en simple mauvaise passe crève le cœur. Le dispositif de cinéma est ultra-réaliste (caméra à l'épaule, lumière naturelle), mais le temps d'une séquence à l'hôtel où les Davis ne sont qu'une famille parmi d'autres, on nage en plein post-apo social. Le réalisateur donne sans insister de multiples pistes sur les causes et les conséquences d'une telle précarisation : dissensions familiales, harcèlement scolaire... Au-delà de l'aspect politique, la fiction intervient pour créer **un engagement émotionnel dévastateur** chez le spectateur, qui n'en sort clairement pas indemne.

Emmanuelle Spadacenta